

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTERAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, REDACTEUR EN CHEF.

PARAISANT LES Mardi et Vendredi.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire... 12 0 0

PRIX DES ANNONCES. Six lignes et au-dessous, par ligne et par semaine... 25 cts.

Education.

Industrie.

Progrès.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

HISTORIENS MODERNES

DE LA

FRANCE.

M. Thiers.

(Suite.)

Le style de cette histoire, est en général le style de M. Thiers, est ce dont on se préoccupe le moins en le lisant ; il vient de source, il est surtout net, facile et fluide, transparent jusqu'à laisser voir la couleur. L'auteur ne raille jamais sur le détail, et on ne s'arrête pas un instant chez lui à l'écrivain. Sa pensée sort comme un flot, que suit un autre flot ; de la parties qu'il a choisies d'après d'instinct dans l'expression, mais que la suite aussitôt complète. En y réfléchissant depuis, l'historien a cherché à se faire la théorie de sa manière. Il dit en riant qu'il a la manie de la simplicité ; mais, bien au contraire, il en a le don et l'instinct irrésistible. Il écrit volontiers qu'en histoire les mille et cent détails qu'on fait même, à l'expression simple de leur idée, ont des conséquences plus compliquées, et leur principal besoin est d'être simples, est d'autant plus d'être clair, net et de ne pas faire comprendre. C'est aussi en ce sens qu'il a écrit sa notice sur le général Dugay-Trouin et dans une page qu'on dit éloquent, a décrit les difficultés et les dangers de ce combat de mer plus terrible que ceux de terre ; mais ici que le Thomas est loin ! Ce n'est pas un morceau de rhétorique, un beau lieu commun académique, ou à la réalité grande et simple. M. Thiers, qui loue chez le maréchal Saint-Cyr la beauté du récit militaire, définit ainsi cette expression qu'il appelle si souvent à lui-même : " Nous considérons, dit-il, comme beauté dans un récit militaire, la clarté, la précision, et le degré de couleur qui s'accorde avec une exposition savante." M. Thiers, qui par goût est moins de l'école de l'histoire du Rhin que de celle de l'armée d'Italie, sait pénétrer à ces qualités du récit la rapidité de l'éclair.

C'est au point de cette longue Histoire de la Révolution, l'esprit acide de M. Thiers, excite encore et accélère par un exercice continu, avait besoin d'un champ nouveau et d'une vaste entreprise. On le possédait de lors à passer outre et à raconter sans despitier le Consul et l'Empire ; mais c'était prononcé, et le train de ses idées le portait ailleurs. En étudiant les cartes stratégiques, sa passion favorite, et à force de considérer la surface de l'Europe et la configuration du sol, il s'était fait un ensemble d'idées, tout un système qui, selon lui, expliquait l'histoire, et il débouchait de la connaissance précise des divers bassins, non seulement les migrations et les cours, mais aussi les caractères et les mœurs des peuples. Il ne se jeta donc rien moins à cette époque qu'une Histoire générale d'après ce système. Pour exécuter un tel projet, il fallut sortir de chez soi et de dessus les cartes, voyager tout de bon, voir le monde ; il y songea sérieusement. Mais n'aimerez-vous pas cette activité en tous sens, et comment cet esprit curieux, entraîné, se portant d'instinct aux grands sujets comme à son niveau, jette tout son feu d'universalité avec d'entrer dans l'œuvre pratique ? Quand je dis qu'il le jette, je me reprends, il saura bien en garder toujours quelque chose. Tous ceux qui ont le plaisir de connaître depuis longtemps M. Thiers se rappellent encore, et non sans charme, cette phrase, en quelque sorte scientifique de sa vie : " Il étudie Laplace, Lagrange, il les étudie plus en main, en s'éprenant des hauts calculs et en les effectuant ; il trace des méridiens à sa fenêtre ; il arrive, le soir, chez ses amis, en récitant d'un accent pénétré cette noble et simple parole finale du système du monde : " Conservons, augmen ons avec soin le dépôt de ces hautes connaissances, les délices des âtres pensans ; " et il l'admire comme il ferait tout à l'heure pour telle parole de Napoléon. On le croira uniquement fait, tant il les comprend, pour habiter en ces clartés sereines de l'intelligence. Enfin, il veut décidément partir avec le capitaine Laplace pour le voyage de circumnavigation qui se préparait. Ce dernier projet fut, de sa part, en voie d'exécution ; il en parla à M. de Bourqueney, qui, à son tour, en fit un mot à M. Hyde de Neuville. Celui-ci consentit très volontiers à voir M. Thiers ; et lui fit même proposer d'être le rédacteur du voyage ; M. Thiers ne demandait que le passage. M. Hyde de Neuville est le seul ministre de la restauration qu'il ait vu. L'historien de la révolution française ; faisait déjà ses adieux à ses amis et allait s'em-

barquer, quand le ministère Martignac tomba. — Ah ! ça, il s'agit bien de partir, lui dit-on de toutes parts ; restez et combattez ! " N'est-ce pas ainsi que Cromwell (ce souvenir, bon gré mal gré, saute tout d'abord à l'esprit) faillit partir pour l'Amérique, à la veille de 1640 ? il avait déjà le pied sur le vaisseau quand un ordre de la cour y mit obstacle. Si on le laissait faire, le puritanisme religieux l'emportait au bout du monde, comme la curiosité scientifique emmenait M. Thiers. Je ne compare pas, on le sent bien, celui-ci à Cromwell ; mais le fait est que le National ne nuisit pas, je pense, à l'événement de 1830, et que de toutes les machines de siège d'alors, ce fut la mieux dressée et la mieux servie. Quelques années après, M. Thiers, ministre de l'intérieur, donna à diriger au capitaine Laplace, qui revenait de son expédition avec un monde de débris par les fatigues et les maladies. Il y a de ces jeux de la fortune.

Nous voici au moment où commence l'œuvre pratique de M. Thiers : il fonde le National avec ses amis, Mignet, Carrel, Sautet, et le premier numéro paraît le 3 janvier 1830. Laissons de côté des voies incertaines, qui n'en sont plus pour personne ; le ministère Polignac avait été constitué exprès pour lancer les ordonnances ; le National fut créé, après, et le cas prévu, relevant, pour renverser la dynastie parjure ; tout y fut dirigé dans ce but, et avec le soin vraiment patriotique de ne faire qu'à la tête, en respectant autant que possible le corps de l'état. Le National mit dès son premier numéro la restauration en état de siège, avant qu'elle nous y mit elle-même en juillet ; c'est qu'elle nous y avait déjà mis en juillet ; le premier jour de ce ministère de surprise qui, le 8 août 1829, consterna la France.

A mon sens, la légitimité de l'entréisme du National ne saurait être l'objet d'un doute auprès de ceux qui, même sans en vouloir radicalement à la restauration, exigent d'elle avant tout la sincérité du régime constitutionnel. Bien des choses se sont passées depuis ; bien des espérances et des rêves ont été déçus, bien de nobles croyances ont pu être blessées ; et bien ! je crois que tous ceux qui participent alors à l'œuvre d'opposition et bientôt de délivrance, qui y mirent plus ou moins de leur, soit de leurs actes, soit de leurs vœux, ont encore droit de se dire : " Non, nous n'avons pas erré, et qu'ils ont aussi le devoir d'ajouter : " Si nous avions à recommencer, même en sachant l'avenir, ce serait encore à refaire."

Ceci dit une fois et pour nous mettre la conscience tout-à-fait à l'aise, l'étude de l'attaque, au point de vue tout-à-fait stratégique, nous devient singulièrement curieuse ; rien de plus instructif de plus dramatique aujourd'hui que cette lecture du National. Je n'ai pas ici à savoir si M. Thiers, homme politique, à toujours vu de près les choses aussi nettement qu'il les a devinées alors ; mais on peut affirmer qu'en n'a jamais deviné avec plus de perspicacité, de certitude. Jamais officier d'artillerie n'a établi une batterie de brèche ni pointé avec plus de précision, qu'il ne dressa alors cette batterie du National ; jamais effet ne fut plus prévu, mieux calculé, plus justifié aussi (c'est trop évident aujourd'hui) par l'incalculable et inimitable ineptie des hommes politiques qui s'identifiaient à ce moment avec la restauration faisante, de ces hommes qui, selon une expression énergique, avaient, dès leur avènement, les ordonnances écrites sur le visage. C'est contre eux, c'est en vue de leur démenre, que se fit cette vigoureuse et vigilante entreprise du National, un vrai modèle en son genre, et l'on a pu dire spirituellement du tacticien en chef qui la dirigea : " C'est son siège de Toulon."

Quelque effluence qu'ait été, en effet, l'assistance de ses collaborateurs et particulièrement de M. Mignet (Carrel, à ce date, n'était pratiquement encore au rang qu'il conquiert depuis), l'idée qui prévalut au début du National et en dirigea toute la polémique appartenait surtout à M. Thiers ; il l'introduisit le premier et en démontra vivement l'usage ; cette idée, en deux mots, la voici : " Enfermer les Bourbons dans la charte, dans la constitution, fermer exactement les portes ; ils sauront inmanquablement par la fenêtre." — " Tenons bon, disait encore M. Thiers à ses amis plus exagérés ; soutenons que la monarchie représentative est le plus beau système possible (et M. Thiers le pensait en effet), définissons-la et circonscrivons-la dans toutes ses branches ; usons de tous nos moyens légaux ; vous n'aurez pas un seul procès, et eux, ils n'auront plus qu'à faire leurs folies pour leur compte ; gardez-vous d'en douter, ils le feront." — Cette idée, que je traduis ainsi tout net, s'énonçait en des termes très approchés au sein même du journal. Dès le premier numéro, dans le programme d'ouverture, le mot hardi était lâché : " Aujourd'hui, c'est dit, cette position (des adversaires) est devenue plus désolante. Enlacés dans cette clarté, en s'y agitant, ils s'y enlacent tous les jours d'avantage, jusqu'à ce qu'ils y étouffent ou qu'ils en sortent : comment ? nous l'ignorons ;

c'est un secret inconnu de nous et d'eux — mêmes, quoique cache dans leur ame." — Revue des deux Mondes. (A continuer.)

AGRICULTURE. [De la Minerve.] M. l'Éditeur. Je me flatte que vous accueillerez avec votre bienveillance accoutumée le présent écrit, qui n'est qu'une suite de celui qui a été publié dans la Minerve du 20 décembre dernier, c'est-à-dire qu'il vient à l'appui de ma thèse générale : " que les écrivains sur l'agriculture, présentés à nos cultivateurs, opèrent tôt ou tard leur fruit."

Un brave roturier de mes amis avait lu plus d'une fois, sur votre journal et ailleurs, des articles sur les effets merveilleux du plâtre comme engrais stantant. " Bah ! s'écriait-il toujours, dit, théories de citadins ! à peine capable de distinguer une tige de pois d'une tige de blé, et qui vient nous en remonter à nous, véritables Jean-Baptiste, qui sommes nés et avons passé notre vie dans les champs." Et le digne homme de jeter de la gaucherie de côté. Minerve ou autre journal. Cependant, un jour, il en fut tant et tant, qu'il résolut d'acheter un quart de plâtre de 3 minots, qu'il payait 12 francs, avec l'intention secrète peut-être de donner un démenti à tous les faiseurs d'articles sur l'agriculture passés, présents et à venir. Le quart de plâtre renchérit au loisir et ouvert, femme, enfants et s'écrièrent de se recrier sur ce prétendu engrais, qui n'avait ni la couleur, ni l'odeur, ni aucune des qualités en un mot qui se trouvaient devant la grange ; en goûtant même au malheureux gysium, on trouva qu'il était sans saveur ! Quelle apparence, quelle possibilité même, respectait-on en cela, que cette poudre blanche, sans odeur et sans saveur, puisse posséder quelque propriété fertilisante ! Qu'on en jugeât ainsi, n'est pas du tout être tant pour moi ; car je vous avouerai que rien ne me paraît plus merveilleux, qu'il n'y eût au monde dont je puisse me rendre compte que des propriétés fertilisantes du plâtre, au moins à un si étonnant degré. En consultant ceux qui ont écrit sur ce sujet, je trouve qu'ils ne confessent comme moi leur ignorance, et s'ils ne le confessent pas, je la découvre assez.

Bref, on reforme le quart, on le porte au grenier, et on n'y pensa plus. Cependant, notre cultivateur semait 4 minots de pois sur une pièce de terre de 2 arpens en superficie. Ce fonds est en des plus mauvais que je connaisse ; bientôt les pois qui y levèrent, devinrent jaunes et souffrants ; et tout annonçait la perte de la récolte, lorsque le plâtre revint en mémoire au propriétaire. Il en saupoudra 1/2 minot, un matin après une bonne rosée, sur toutes les parties du champ, une planche exceptée, qu'il laissa au milieu de la pièce, pour mieux juger de l'effet de cet engrais. Bientôt tout changea de face sur cette terre ; les pois, jaunes et souffrants d'abord, devinrent un vert de plus foncé et commencèrent à croître avec vigueur. La planche qui n'avait pas reçu d'engrais, resta dans un état languissant et donna un bien faible produit lors de la récolte ; à tel point qu'allant visiter ce champ avec le propriétaire, lorsque les pois furent à la hauteur de 10 pouces à peu près, moi, Guillot, j'y fus trompé tout le premier, étant encore à quelque distance, qu'on avait oublié une planche en semant le champ. Il recueillit 42 minots de ses 4 minots de semence. Son voisin, la même année, eût-à lire l'année dernière, n'a recueilli que 20 minots d'une même semence sur une égale étendue de terrain qu'occupait sa pièce de terre, avoué-t-il, soit un peu meilleure que l'autre. Les deux petits tableaux qui suivent, montrent quels sont la mise et le profit de chacun de ces deux cultivateurs :

1er CULTIVATEUR.

Table with 2 columns: MISE and PROFIT. Rows include 1/2 minot de plâtre, Main-d'œuvre, Usage du terrain, and Profit net.

2e CULTIVATEUR.

Table with 2 columns: MISE and PROFIT. Rows include 4 minots pois semés, Main-d'œuvre, Usage du terrain, and Profit net.

C'est dire que la remise du premier lui a rapporté un profit net de 179 par cent, et celle du second un profit de 69 seulement. Si on admet, comme je crois qu'on n'en peut douter, que cette différence de produits est due exclusivement au plâtre, on trouvera que les 6 francs de plâtre avec les 6 francs de main-d'œuvre de plus que son emploi a exigé du premier cultiva-

teur, lui ont donné un profit de 103 francs, ou de 855 par cent. Dans tous ces cas on voit que je néglige les fractions. Mais ce n'est pas à tort ; car qu'on possède quelque notion en agriculture, soit que le champ du premier cultivateur produise, toutes choses égales d'ailleurs, plus que celui de son voisin l'année prochaine, précisément parce qu'il a produit plus cette année. Je dois observer aussi que notre cultivateur n'a pas employé son plâtre de la manière la plus profitable. Il eût pu être lui à dix minots de pois avec la même quantité de plâtre, si, après les avoir fait tremper toute la nuit dans de l'eau un peu tiède, il les eût oués le matin dans son plâtre avant de les semer. Eussent-ils de son succès, mon ami se promet bien de chauler ainsi, à l'avenir, non seulement ses pois mais toutes espèces de grains qu'il mettra en terre ; et plus d'un de ses voisins a promis de suivre son exemple. Les cultivateurs, espérons-le, n'auront pas peur leur creux d'œil, au printemps, des 150 minots de plâtre que notre concitoyen, M. Fleury St-Jean, offre en vente, à son magasin, rue St-Paul.

Je crois de voir leur remarquer ici que les réelles (tels que les, cige, avoine, seigle) qu'ils chauleront ainsi, doivent être pures de toutes espèces de mauvaises graines de nature légumineuse (tels que pois sauvages) parce que l'action du plâtre étant plus puissante sur les plantes légumineuses que sur les céréales, celles-ci pourraient être étouffées par les premières. Je parle ici avec connaissance de cause, et ayant été pris moi-même. Si vous voulez former une prairie artificielle, vous pouvez chauler, avec avantage, la graine de trèfle que vous confierez à la terre ; et lorsque votre graine sera levée et que la plante commencera à couvrir la terre, saupoudrez y du plâtre, à diverses reprises, à huit ou dix jours d'intervalle. Le trèfle ainsi que la luzerne appartiennent à la classe des légumineuses, sur laquelle on vient de voir que les effets du plâtre sont si merveilleux. Je dois observer ici que le plâtre ne doit être appliqué que sur les fonds un peu secs de leur nature, son effet étant à peu près nul sur les fonds humides. Si, sur une terre sèche et bien préparée, le plâtre n'avait pas d'effet sensible, surtout sur les légumineuses, c'est qu'il eût été consommé naturellement par le plâtre, et alors il faudrait recourir à un autre engrais.

Le cultivateur que j'ai le plaisir de citer ici pour exemple, se propose de chauler, l'an prochain, jusqu'à ses pommes de terre (plantées) avec du plâtre ; c'est-à-dire qu'après les avoir coupées, il les roulera dans du plâtre avant de les mettre en terre. Il espère par là non-seulement donner plus de vigueur à la plante ; mais encore préserver ce précieux tubercule de la récoite de l'année dernière. Je rendrai compte alors du succès qu'il aura eu.

Dans un prochain article, M. l'Éditeur, si vous l'agréez, je parlerai de la fabrication du sucre d'érable, comme branche d'industrie à laquelle on pourrait donner plus d'extension en ce pays, et de la culture de l'arbre précieux qui le produit.

POLICE CORRECTIONNEL.

UN NAVET.

Un quidam, de la physionomie la plus excentrique, comparait en police correctionnelle. — Votre nom ? lui demanda M. le président. — Navet... je suis de la grande famille des navets. — Dans votre intérêt, je vous engage à parler avec plus de respect au tribunal. — Que voulez-vous ? nous sommes onze frères... de plus, j'ai vingt-sept cousins, tous Navets... je puis bien dire que c'est une grande famille... — Vous avez usé de violence envers un factionnaire ? — Foi de Navet, je ne me rouviens de rien, de rien... J'avais vu tant de vin, que je voyais tout bleu... Je ne sais pas encore, à l'héro qu'il est, si c'était un factionnaire ou un simple Français. — D... plus, vous avez injurié le sergent du poste ? — Même raison... je voyais tout bleu... et au bleu, un sergent ressemble diablement au premier camarade venu. — D... L'ivresse n'est pas une excuse. — R. Pardonnez-moi, mon président... Je ne parle pas pour les autres, qu'ils s'arrangent... mais quant à moi, quand j'ai un peu étourdi, je ne suis plus du tout le même Navet... On avait payé la semaine aux fortifications, j'avais tout consommé, et j'étais paillard. — M. Gressy. — J'étais en faction le 26 octobre au soir, à l'entrée de la Mairie des Près-St-Gervais ; voilà Monsieur qui sort de chez un marchand de vins où l'on avait refusé de lui servir à boire... il était furieux... il s'en prend à moi. Il omnoirne mon fusil en criant : à toi z'à moi la paille de fer. — J'appelle : " Caporal, hors la garde." Le

(1) Il n'en fit pas moins ce même salon dans le même temps au Constitutionnel. Félix Bodin, qui ne savait pas de qui étaient les articles du Globe, dit un jour à M. Dubois : " Mais on vous pille au Constitutionnel." C'était M. Thiers qui se multipliait.